



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

AVEC PERMISSION.

436502

ANALYSE
DU
JOURNAL DE LA NAVIGATION
A LA
TERRE DU BRÉSIL.

ANALYSE
DU
JOURNAL DE LA NAVIGATION
DE LA FLOTTE QUI EST ALLÉE
A LA TERRE DU BRÉSIL
EN 1530-1532,
PAR PEDRO LOPES DE SOUSA,
PUBLIÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS A LISBONNE PAR M. DE VARNHAGEN.
PAR
M. LE V^{te} DE SANTAREM.

(*Extrait des Nouvelles Annales des voyages, mars 1840.*)



PARIS.
IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

—
1840.

ANALYSE
DU
JOURNAL DE LA NAVIGATION
DE LA FLOTTE QUI EST ALLÉE
A LA TERRE DU BRÉSIL
EN 1530-1532.

(*Diario da navegação da armada que foi á terra do Brasil
em 1530-1532, par Pedro Lopès de Souza.* *)

Avant d'analyser cette production, nous croyons nécessaire de présenter au lecteur la description matérielle du contenu de cet opuscule.

Il commence par une courte préface de l'éditeur, suivie d'une Biographie de *Martim Affonso de Sousa*, commandant de la flotte qui alla au Brésil en 1530; d'une Notice sur l'auteur du Journal, c'est-à-dire sur *Pedro Lopes de Sousa*, et d'un Avertissement de l'éditeur sur l'exemplaire du manuscrit dont il s'est servi. On trouve ensuite le Journal de route, qui commence le 3 décembre 1530, et finit le 5 février 1532. Ce Journal occupe 57

* Opuscule in-8 de 130 pages. publié pour la première fois à Lisbonne par M. Francisco Adolfo de Varnhagen, 1839.

pages ; mais comme il est incomplet , l'éditeur a cherché à combler cette lacune en insérant dans ses notes un fragment qui est aussi rempli de lacunes. Le volume se termine par quelques notes et par neuf documents, dont sept sont inédits.

Les limites d'un seul article ne nous permettent point de donner un grand développement à notre analyse ; nous nous bornerons à quelques observations sur cette intéressante publication , nous proposant d'ailleurs de publier plus tard un travail plus étendu , en commençant par le Journal , qui est l'objet principal de cette publication.

I.

Après la découverte du Brésil par Cabral , la cour de Portugal y envoya plusieurs expéditions avant celle de 1530 (1). Mais la pensée qui la dominait alors était presque exclusivement celle de l'agrandissement de ses établissements asiatiques. Le roi Emmanuel lui-même n'avait pas donné une grande importance à la découverte du Brésil. Dans sa lettre toute géographique en date du 29 juillet 1501, adressée au roi d'Espagne (2) , il ne considéra la découverte de ce pays que comme un point de relâche extrêmement important pour les vais-

(1) Voy. nos Recherches sur Vespuce et ses voyages , *passim*.
Cazal, Corografia Brasilica , tom. I, introduction.

(2) Voyez Navarrete, tom. V, doc. n° 13, page 94.

seaux qui se dirigeaient vers l'Inde Orientale. Les Espagnols et d'autres nations profitèrent du peu d'importance que les Portugais paraissent avoir attaché au Brésil dans les premières années de sa découverte, quoiqu'ils y aient envoyé plusieurs expéditions chargées de l'explorer.

Les Français profitèrent surtout de cette négligence pour établir avec les naturels un vaste commerce clandestin de *bois de Brésil* et d'autres productions de ces riches contrées.

Quelques indices peuvent nous faire supposer qu'ils fréquentaient déjà cette côte dès 1501 et 1502. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils avaient déjà en 1530 un comptoir à Fernambouc, et faisaient le commerce avec les naturels du pays sur différents points de la côte, depuis le 8^e jusqu'au 28^e degré de latitude australe, comme nous le prouverons ailleurs.

Cette usurpation détermina le roi Jean III à coloniser le Brésil pour y faire respecter son pavillon; dans ce but il fit équiper une flotte de cinq vaisseaux, dont il donna le commandement à Martin Affonso de Sousa, avec des pouvoirs très-étendus.

La relation dont nous rendons compte aujourd'hui nous apprend que cette flotte mit à la voile du port de Lisbonne le 3 décembre.

Le 9, l'amiral toucha aux Canaries et relâcha à Gomera, après avoir reconnu Ténérife.

Le 20, il rencontra, à la hauteur du cap Blanc, une caravelle et un autre navire portugais qui re-

venaient de la pêche (1), et leur confia des lettres pour le Portugal.

Le 24, il reconnut une des îles du Cap-Vert, l'île du Sal, le lendemain celle da *Boavista*, le 26 celle de *Maio*; mais il ne put entrer au port de l'île de *Santiago*. Le 28 il rencontra au Cap-Vert un vaisseau espagnol de 200 tonneaux et un autre petit navire qui se dirigeaient vers le *Rio-Maranhã*. L'amiral portugais réclama contre ce dessein, puisque cette rivière était située dans la *démarcation* du roi de *Portugal*. Le 29, il jeta l'ancre à *Ribeira-Grande*, et s'y arrêta jusqu'au 3 janvier, afin de faire des provisions.

Le 31 janvier 1531, *Sousa* était en vue du cap St.-Augustin, où il captura un vaisseau français muni de beaucoup de poudre et d'artillerie, et chargé de *bois de Brésil*. Au sud du cap, il captura un second navire français chargé de la même marchandise; il livra ensuite un combat très-long et très-vif à un autre grand vaisseau de la même nation, qui était également chargé de *bois de Brésil*, et le captura.

Le 17 février, *Pedro Lopes de Sousa* entra dans le port de Fernambouc, mais non avec huit vaisseaux comme le dit l'éditeur (2), puisqu'il y trouva à l'ancre le vaisseau amiral et le navire français

(1) Les Portugais allaient déjà à la pêche au delà du cap Blanc du temps du prince Henri. Voy. la Chronique de la conquête de Guinée par Azurara, Mss du XV^e siècle.

(2) Biographie de Martim Afonso, page 9.

capturé près du cap St.-Augustin. Ce ne fut que le 18 qu'arriva la caravelle sur laquelle se trouvait alors l'amiral ; cet officier envoya de là deux caravelles pour explorer la rivière *Maranham*, expédia pour le Portugal le capitaine Jean de Sousa sur un des vaisseaux capturés, et fit brûler l'autre.

Jusqu'au 12 mars le Journal ne rapporte rien d'important, si ce n'est les alarmes que deux trombes marines causèrent aux équipages. Le 15, l'amiral reconnut la *Bahia de todos os Santos* ; il y observa la latitude de 13 degrés sud, et y fit faire des réparations à ses vaisseaux ; il trouva dans cet endroit un Portugais qui y demeurait depuis vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis 1509 ou 1510. Ce Portugais lui fit une relation détaillée du pays, mais malheureusement le Journal ne rapporte point une seule des particularités qu'il dut apprendre à l'amiral (1). Les chefs du pays vinrent faire leur soumission au géné-

(1) L'histoire des premières années qui suivirent la découverte du Brésil est encore si obscure, que nous ne croyons pas inutile de consigner ici quelques rapprochements au sujet de ce Portugais.

Comme le Journal ne nous donne pas son nom, il est très-difficile de savoir qui il pourrait être. Néanmoins cette particularité constate l'atterrage d'une flotte portugaise dans ces parages en 1509 ou 1510, et cette particularité n'est point indifférente pour la chronologie des voyages faits dans cette partie du globe.

Malgré le silence du Journal, l'éditeur a cru que c'était le même Portugais que *Jean de Mori* y rencontra en 1535, et dont parle *Herrera* (Décad. v, liv. viii, chap. 8). Ce Portugais dit à *Mori* que depuis vingt-cinq ans il était avec les Indiens, ainsi que huit autres qui avaient échappé au naufrage d'une flotte portugaise.

Nous ferons observer ici que la flotte dans laquelle se trou-

ral et lui apporter des provisions ; puis ils célébrèrent des réjouissances en son honneur. Si on doit croire le Journal, il rapporte ici une particularité curieuse pour l'ethnologie ; c'est à savoir que les *hommes* qu'il a vus dans ce pays étaient tous *blancs* (*hé toda alva*), et les femmes très-belles (1).

vaient ces Portugais devait être celle qui mit à la voile, de Lisbonne, le 12 mars 1509, composée de douze vaisseaux, sous le commandement du maréchal D. Fernando Coutinho, qui, dans son trajet vers l'Inde, avait pu toucher au Brésil ; ou bien celles qui partirent également de Lisbonne le 12 mars de l'année suivante, composées, l'une de quatre vaisseaux, sous le commandement de Vasconce llos, allant à Malacca, ou celle de trois caravelles sous le commandement de Jean Serraõ. (*Voy. notre notice des manuscrits portugais de la Bibliothèque du Roi à Paris, page 77.*) Malheureusement *Barros* ni *Castanheda* ne signalent aucun navire de ces flottes qui eût été égaré dans l'océan Atlantique.

(1) Cette description de notre voyageur présente des rapports frappants avec celle que M. d'Orbigny fait des *Yurucarés* : couleur presque *blanche*, femmes jolies et gracieuses. Les hommes n'avaient d'autres armes que l'arc et la flèche, etc. Ils ont un chef par famille, et notre Journal dit que *les chefs du pays*, etc.

Mais, dans la lettre de Vas Caminha, secrétaire de Cabral, adressée au roi, datée du 1^{er} mai 1500, est le mot *pardo*, brun, pour désigner la couleur des Indiens. Le pilote de Cabral, Ramusio, tome I, page 121, dit, *color berretino tra il bianco e 'l nero*. Oviedo, dans un mémoire adressé à Charles V (Barcia, chap. III, page 5), et daté de l'île *Española*, dit : *color loros claros* (couleur jaune clair).

M. d'Orbigny nous apprend (tome IV^e, partie historique, de l'Homme Américain, page 969) que le mélange des Guaranis avec la race blanche donne des hommes *presque blancs*, d'une belle taille, et ayant de beaux traits dès la première génération.

Lors de l'arrivée de Sousa à Bahia, il y avait plus de trente ans que le Brésil avait été découvert. Dans ce long espace de temps

« Les hommes n'ont d'autres armes que l'arc et la flèche. Ils sont toujours en guerre entre eux. L'au-

plusieurs nations européennes y vinrent faire le commerce avec les naturels, notamment les Français, les Espagnols et un grand nombre d'armateurs qui y envoyaient des vaisseaux clandestinement. Sousa et Mori rencontrèrent parmi les sauvages de Bahia huit Portugais qui y vivaient depuis vingt-deux ou vingt-cinq ans ; ils y avaient été jetés par le naufrage d'une flotte portugaise. Il est donc très-probable que nos marins aient pu rencontrer plusieurs de ces Indiens blancs, à cause du mélange des races qui avait dû avoir lieu pendant ce temps.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que parmi les tribus américaines on en remarqua plusieurs de la couleur désignée par notre voyageur. La race antésienne a une couleur variable du *brun* olivâtre foncé à une *teinte très-claire* (d'Orbigny, IV, 154) Physionomie vive et douce. On les trouve depuis le 17° latitude sud en remontant vers le nord jusqu'au delà du 13° degré. (Voy. Bulletin de la Société de Géographie, mars 1838.) Les nations de ces rameaux sont *presque blanches* (M. d'Orbigny L., chap. 156). Les *Yurucarés*, les *Mocéténés*, les *Tcanas* sont d'une couleur blanc pâle, *color blanco palido*. Ils sont les plus blancs de tous. Nous avons aussi remarqué dans l'intérieur de Bahia (1808) des Indiens presque de cette couleur. *Yurucarés*, dans la langue *quichua* ou inca, signifie (selon M. d'Orbigny) *hommes blancs*. Ils habitent les 16° et 17° degrés de latitude sud. Ils sont disséminés par petites familles près des sources du *Mamoré*. Leur couleur est presque blanche (162). Les femmes sont gracieuses, on peut même dire *jolies*. Leur langue est euphonique. Sousa remarqua la différence de langue des Charruas, par leur prononciation gutturale, de celle des habitants du Brésil.

Molina, *saggio sulla Storia del Chili*, dit des Boroas qu'ils avaient les yeux bleus et le teint blanc. *Cazal* (dans la *Corograp. Brasil.*, r. 220) dit, que parmi les Indiens sauvages qui habitent entre la rivière Tiété jusqu'à l'Uruguay et que les habitants de Saint-Paul appellent *Bogres*, il y a quelques *blancs*.

Schmidel, qui arriva au Rio de la Plata trois ans après Mar-

teur fait la description d'un combat naval qu'ils se livrèrent entre eux à la vue de la flotte portugaise. Chaque flottille était composée de cinquante canots (1), dont chacun était monté par soixante hommes; ils étaient garnis de bastingages peints *comme les nôtres*. Les cinquante qui étaient du côté des Portugais détruisirent les autres, et ayant fait plusieurs prisonniers, ils les tuèrent avec de grandes cérémonies et les dévorèrent ensuite. L'amiral laissa deux hommes dans cet endroit, et leur donna des graines de diverses plantes.

Il mit à la voile le 17 mars; mais la tempête le força à relâcher de nouveau à Bahia le 25, et il y réunit à la flotte une caravelle qui se dirigeait vers Sofala, et qui venait d'arriver. Il mit de nouveau à la voile le 27; il reconnut le cap *Frio* le 29 avril, et le 30 la flotte entra à Rio-Janeiro (2). Ici le

tim Affonso de Sousa, et qui voyagea dans l'intérieur, trouva que les femmes des *Tiembus* étaient très-laidés, ainsi que celles des *Carios*; mais il trouva que chez les *Surucusis* elles étaient belles (page 145), et il dit que celles des *Scherues* sont assez belles à leur manière (*ibid.*, 154). Ailleurs il dit qu'elles sont très-belles, très-vives et caressantes. Il trouva aussi *fort belles* les femmes des Maipais (*ibid.*, 199) et celles des *Curcokies* (page 217).

(1) Le Journal nomme les canots *almadia* (almadies). Ces marins se servaient du mot usité dans l'Inde Orientale.

(2) Cette date de l'entrée de la flotte à Rio-Janeiro le 29 avril, prouve que l'estimable auteur de la *Corographia Brasilica* a été induit en erreur par d'autres écrivains sur l'époque de l'arrivée de Sousa dans ce port, car il dit (t. 1, 51) que l'amiral entra dans la Bahia du *Santa Lusía*, dont il changea le nom en celui de *Rio-Janeiro*, parce qu'il y est entré le 1^{er} janvier 1532. Or, le Jour-

Journal donne une description fort succincte du port et de ses îles. L'amiral y fit construire une espèce de fort, et envoya dans l'intérieur du pays quatre hommes qui restèrent deux mois absents; ils firent une route de cent quinze lieues, dont soixante-cinq en gravissant des montagnes d'une grande élévation (1), et les cinquante autres dans une vaste plaine. Ils allaient à la recherche d'un *grand roi*, à qui appartenait toute cette plaine. Celui-ci les accueillit fort bien, et les accompagna jusqu'en présence de l'amiral. Ce chef indien lui apporta une grande quantité de cristal (2), et lui apprit que dans la rivière du *Paraguay* il y avait une grande quantité d'or et d'argent. L'amiral lui fit un excellent accueil et le combla de présents. L'auteur du Journal dit ici que les habitants de ces contrées étaient semblables à ceux de Bahia; il les a même trouvés plus agréables (3).

La flotte resta trois mois à Rio - Janeiro, et fit des provisions pour une année et pour quatre cents

nal prouve tout le contraire. On y lit le nom de *Rio de Janeiro* même avant l'entrée de la flotte dans le port, non pas en 1532, comme le dit la *Corografia*, mais en 1531. Ainsi le jour, et l'année, et le fait, tout est différent dans le Journal. Celui-ci dit en termes formels, page 26 : « Le 1^{er} août 1531 nous partîmes de Rio-Janeiro. » Cette particularité intéressante n'a point échappé à l'éditeur. Il en signale même une autre qui est aussi importante, c'est à savoir que les marins de l'expédition de Magellan, 1519, connaissaient déjà ce nom.

(1) La chaîne des montagnes appelées *Orgãos*.

(2) Probablement de *Minas Geraes*.

(3) Peut-être ce sont quelques tribus des *Guarayos* que notre voyageur a vues.

hommes, et l'amiral y fit construire deux brigantins de quinze rames (1).

La flotte mit à la voile du port de Rio-Janeiro le 1^{er} août 1531. Le 12, elle était en vue de l'île de *Cannanea*. L'amiral fit reconnaître la rivière en y envoyant un brigantin et le pilote Pedro Annes, qui savait la langue du pays, afin de parler avec les Indiens. Il était de retour le 17, accompagné d'un certain *Francisco de Chaves*, qui parlait très-bien cette langue des Indiens (2), et d'un bachelier qui était en exil dans cette terre depuis trente ans. Ces Portugais étaient suivis de cinq ou six Castellans. Malheureusement le Journal se tait sur les renseignements que

(1) Voy. sur ce navire du XVI^e siècle l'*Archéologie navale* de M. Jal, t. 1, pages 7, 318 et 454.

(2) *Schmidel*, dans sa relation (*Mémoires sur l'Amérique* publiés par M. Ternaux), parle d'un *Chaves* qui a été, en 1548, à Lima, et nous apprend que le gouverneur ayant pris toutes sortes d'informations sur Buénos-Ayres et sur le Rio de la Plata, ordonna à *Chaves* d'écrire à son chef de rester jusqu'à nouvel ordre à *Machasies*, etc. Il paraît donc ne pas exister le moindre doute que ce *Chaves* est le même qui vint parler à Sousa sept années auparavant, quoique *Barcia* parle d'un certain *Nuno de Chaves*, estropiant probablement le nom. Quoi qu'il en soit, toujours est-il qu'il y avait à cette époque des Portugais au Rio de la Plata, au *Parana*, et dans l'intérieur, puisque *Schmidel* nous l'apprend encore (237), en disant qu'ils l'accompagnèrent avec les *Carios*, nous ayant dit ailleurs qu'il avait passé avec lui à travers le territoire du roi de Portugal, habité par les *Toupins* (239, chap. 52). Au surplus, des rapports très-fréquents existaient déjà entre le Portugal, le Brésil et le Rio de la Plata, car *Schmidel* nous dit encore : « il arriva quelques personnes du Brésil qui nous annoncèrent la présence d'un vaisseau envoyé de Lisbonne (236). »

l'amiral reçut d'eux. Il se borne à dire qu'ils le déterminèrent à envoyer *Pedro Lobo* avec quatre-vingts hommes, afin de faire des découvertes dans l'intérieur du pays, puisque *Francisco de Chaves* l'engageait à retourner dans ce port en dix mois avec quatre cents esclaves chargés d'or et d'argent. Ils partirent en effet de l'île de *Cananea* le 1^{er} septembre 1531.

La flotte resta quarante-quatre jours dans cet endroit. Elle reprit la mer le 26 septembre. Le 14 octobre, on reconnut trois îles vers le $34 \frac{1}{2}$ lat. S. Comme on n'y trouva que des *onces*, ils leur donnèrent le nom d'*Ilhas das Onças* (1). La flotte continua à longer la côte. Le 15, l'amiral reconnut le cap *Santa-Maria*. Le 16, il envoya le pilote reconnaître une île située près de ce cap, et jeta l'ancre dans le port de cette île, où il resta une semaine, afin d'attendre un brigantin qui s'en était séparé; mais voyant qu'il ne venait pas, il y laissa une lettre enveloppée dans de la cire, attachée à une croix de bois. Le 21, il mit de nouveau à la voile, et continua à longer la côte; mais le lendemain la flotte fut assaillie par une tempête horrible (probablement un *pampero*); le vaisseau amiral fut entiè-

(1) Selon l'éditeur ces îles sont *los Castillos Grandes*. Il pense qu'elles seront *los tres cerros que parecian islas, los quales dixo el piloto Carvalho, que eran el cabo Santa Maria, que lo sabia por relacion de Juan de Lisboa, piloto portugués, que avia estado en él* (Herrera, Decad. 2, liv. 9, chap. 10). L'éditeur dit fort bien que, d'après ce passage, on voit que le pilote portugais *Juan de Lisboa* était allé au Rio de la Plata avant Magellan.

rement démâté et fit naufrage. L'amiral avec tout l'équipage, excepté sept personnes, échappèrent à la mort. Un brigantin de la flotte échoua aussi. *Sousa* convoqua alors un conseil, et les pilotes décidèrent à l'unanimité que l'amiral ne devait pas remonter la rivière *Santa Maria* (le Río de la Plata). L'amiral cependant envoya trente hommes dans un brigantin, avec ordre de planter des poteaux pour constater la prise de possession pour le roi de Portugal. Il paraît, d'après le Journal, que l'officier chargé de cette exploration fut *Pedro Lopes de Sousa*. En effet, il partit du *Rio dos Beogoais* (1), à l'ouest du cap Santa Maria, le 23 novembre, et reconnut le *Monte de San Pedro* (2). Là il entra dans une immense rivière dont les bords étaient couverts d'arbres magnifiques (3), et remarqua à terre une grande quantité de cerfs et de

(1) L'éditeur nous dit que cette rivière est déjà marquée avec le même nom dans la carte de *Vas Dourado* (96), et qu'on la remarque dans quelques cartes avec les noms de *Rio Ignacio*, *R. Joseph*, *R. de S. Pedro* ou *Arroyo de S. Pedro*, selon ce que dit Barreto dans une carte du Río de la Plata, dessinée à Rio-Janeiro en 1762. L'éditeur aurait pu déterminer cette position d'après la carte de la Rochette, et notamment d'après celles d'*Arnaldus Florentinus*.

(2) C'est la montagne qui a donné le nom à Monte-Video, qu'on appelait anciennement *Monte de St. - Ovidio* (Gabriel Soares, Rot. Ger., cap. 73), lequel, selon la relation de Francisco Albo (Navarrete, tom. 4, pag. 38 et 211), qui accompagna Magellan, est une altération du nom *Monte-Video*. Dans son temps on l'appelait déjà *Santo-Vidio*. (Note de l'éditeur.)

(3) La seule rivière dont les bords sont couverts d'arbres est celle de Santa Lucia (M. d'Orbigny).

gibier. Les habitants du pays vinrent dans quatre canots vers le brigantin ; ils étaient armés de flèches. Les Portugais remarquèrent que leur langage était différent de celui des habitants du Brésil (1). Chaque canot était monté par quarante rameurs. Ils portèrent du poisson et reçurent quelques présents du capitaine. Celui-ci reconnut le 26 novembre plusieurs îles toutes couvertes d'arbres : elles étaient au nombre de sept, dont trois grandes et quatre petites (2). A deux lieues de ces îles, il reconnut un fleuve qui roulait une grande masse d'eau (3). Il y entra et jeta l'ancre dans le port d'une grande île, à laquelle il imposa le nom de *Santa Anna* (4). Le 30 novembre, il en reconnut à deux lieues de celle-ci

(1) Le Journal dit que *fallavam de papo* : c'étaient probablement les *Charruas*, dont Azara nous dit qu'ils parlent une langue si gutturale que notre alphabet ne saurait rendre le son de leurs syllabes. Ils sont continuellement errants.

(2) L'éditeur croit que ces îles sont celles dont *Centénera* parle dans l'*Argentina*, fl. 90, et désignées dans quelques cartes sous les noms de St.-Gabriel (imposé par Cabot) et enfin *Antonio Lopez*, *Muleques*, *Ilha dos Ingleses*, etc. Nous ajouterons que ces îles se trouvent marquées, dans la carte d'Arnaldus Florentinus, près de l'embouchure du Rio Negro ; mais d'après ce que dit le Journal, il paraît indubitable que c'est l'Uruguay, puisqu'il dit qu'il jeta l'ancre dans le port d'une grande île. C'est ce dont nous nous sommes convaincus dans le rapprochement que nous avons fait de la carte ancienne d'Arnaldus avec celle d'Olmedilla. Dans la première, cette île est parfaitement dessinée, et est nommée *Sainte-Anne*.

(3) L'éditeur pense que c'est le fleuve appelé *R. St-João*. M. d'Orbigny croit que c'est l'Uruguay sans aucun doute.

(4) C'est l'île de Martin Garcia. (*Note de l'éditeur.*)

deux autres, qu'i. nomma de *Saint-André* (1). Ensuite il reconnut une rivière d'une demi-lieue de largeur (2), et en la remontant, il découvrit du côté du sud un bras d'une demi-lieue de large, qui venait du sud-ouest, et plus loin il en trouva un autre qui coulait du nord-ouest, et qui avait près d'une lieue de largeur.

Le 2 décembre il remonta le fleuve, et remarqua qu'il y avait tant d'embouchures de rivières, qu'il ne pourrait pas savoir où il se trouvait. Ayant été surpris par la nuit près de deux petites îles, il y jeta l'ancre. Le 3, le courant était trop rapide pour qu'il pût continuer à le remonter, mais vers l'après-midi le vent s'étant élevé du sud-ouest, il put continuer sa route. Il découvrit un bras dans la direction du nord, et un autre vers l'ouest. Il trouva dans cet endroit des îles bien boisées; il y rencontra tant d'oiseaux, qu'il les tuait à coups de bâton. Ici les îles ne sont pas marécageuses, et notre voyageur trouva que leur sol était de la plus grande beauté.

Le 4, il remonta le fleuve par un bras qui coulait au nord-est, et qui était très-large. Il découvrit à l'embouchure deux petites îles toutes couvertes

(1) Les îles nommées maintenant *las Irmanas* dans l'Uruguay. Ces îles sont marquées d'accord avec notre Journal dans la carte d'Arnaldus Florentinus de la Bibliothèque du Roi.

(2) Cette rivière était sans nul doute les bouches du Paraná (*Note de l'éditeur.*) Nous ajouterons qu'en combinant le Journal avec la carte d'*Olmedilla*, il paraît indubitable qu'elle se trouvait à une des embouchures du Paraná.

d'arbres. Le 5, il rencontra des traces des habitants. Il remarqua qu'on faisait des *fumos* (des fumées) dans les îles ; la terre, du côté du sud-est, lui parut appartenir au continent, et la plus magnifique que les hommes eussent jamais vue ; elle était toute couverte de fleurs.

Le 6, il découvrit un autre bras du côté du nord-ouest du fleuve. Le lendemain il le remonta à la voile, et après avoir parcouru trois lieues, il descendit à terre ; il n'y trouva que des traces d'animaux. Le 8, il rebroussa chemin, afin de remonter les autres bras, et il vint coucher aux deux îles *dos Corvos*. Le 9, il remonta le bras qui se dirigeait au nord-ouest, et qui était très-grand, avait une lieue et demie de largeur et roulait une grande masse d'eau. Cette rivière avait un courant très-rapide. Il ne fit dans cette journée que deux lieues, et jeta l'ancre entre deux bouches du fleuve, dont l'une allait à l'est-sud-ouest, et l'autre au nord-ouest. Le 10, il remonta le bras qui se dirigeait au nord-ouest, et après avoir fait trois lieues, il en découvrit un autre de trois lieues de largeur qui allait à l'ouest. Là il tua quatre cerfs, les plus grands qu'il eût jamais vus. Le 11, il remonta ce fleuve ; il reconnut un petit bois où il entra, et qui allait au nord-ouest. Là il tua quelques animaux, qu'il compare aux renards (1), et qui allaient toujours dans l'eau.

(1) L'éditeur dit que les *Guaçu-Pucu*, que Herrera dit être *como bacas pequeñas* (Decad. 4, l. 8, c. 2), sont le *Cervus paludosus* de Desmarets et Lichtenstein.

En remontant ce fleuve, il remarqua qu'il devenait très-étroit; alors il revint au grand bras; mais lorsqu'il arriva au milieu, il en découvrit un nouveau qui venait de l'ouest-sud-ouest; il y entra, et après avoir fait une lieue, il aperçut une autre grande rivière qui se dirigeait au nord-ouest; la terre, du côté du sud-ouest, était très-élevée, et paraissait être la terre ferme. Il découvrit du même côté du sud-ouest un bras de rivière, et, selon les rapports des Indiens, cette terre était la terre des *Carandies* (1).

Le 12, il se trouvait à l'embouchure de la rivière des *Carandies* (2). Là, il fit élever des poteaux aux armoiries du Portugal. De cet endroit au fleuve des *Beguais*, d'où il était parti, il y avait une distance de cent cinq lieues. Il reconnut, par l'observation du soleil, se trouver vers le 33° et $\frac{3}{4}$ lat. S.

Sousa nous apprend ici une particularité curieuse : c'est à savoir qu'il avait avec lui des Allemands, des Italiens, des Français, et des hommes qui avaient fait le voyage de l'Inde, et ajoute que tous furent

(1) Cette description est entièrement d'accord avec les positions marquées dans la carte d'*Arnaldus Florentinus*, où presque tous les noms sont portugais.

(2) *Schmidel*, qui visita le Rio de la Plata trois ans après notre voyageur, parle beaucoup des mœurs des *Carandies*, qui habitaient, dit-il (cap. 7, voy. Coll. de M. Ternaux), l'endroit où est maintenant Buenos-Ayres; leur village avait une population de trois mille hommes.

Dans la carte d'*Arnaldus Florentinus* on voit marquée la rivière des *Carandies*.

saisis d'admiration en voyant la magnificence et la beauté du pays, ce qui leur faisait oublier leur retour. Il remarqua que cette rivière était très-poissonneuse, et que l'air y était si pur que la viande ni le poisson ne se pourrissaient pas, et qu'ils conservaient les viandes sans sel pendant dix et douze jours.

Le 13 décembre, ils partirent de la rivière des *Carandies*, et lorsqu'ils s'approchèrent des îles *dos Corvos* (corbeaux), nos marins remarquèrent un homme couvert de fourrures (1), armé d'un arc et de flèches, qui leur adressa deux ou trois mots en *guarani* (*palavras guaranis*), que les interprètes comprirent très-bien (2). Il répondit, ajoute le Journal, qu'il était *Begua* (3) *Chanaa* (4). Les Portugais en virent bientôt venir d'autres, tous couverts

(1) *Schmidel*, *Hans Staden*, *Cabeça de Vaca*, ne font aucune mention de sauvages couverts de fourrures. Néanmoins toutes les nations de race Pampéenne se couvrent les épaules d'un manteau de peaux d'animaux (M. d'Orbigny, IV, 197). Les Patagons, les Fuegiens, les Puelches utilisent la fourrure des animaux (*ibid*). Notre voyageur aurait dû voir ces derniers.

(2) *Cabeça de Vaca* dit dans ses Commentaires qu'au delà de la Cordillère de Sainte-Catherine sont placés les *Guaranis* (Coll. de M. Ternaux, comment., p. 50).

(3) L'éditeur dit dans une petite note qu'il n'a trouvé ce nom que dans une carte manuscrite de l'Atlas de *Lasaro Luis* (1563), comme désignant les nations qui habitent la rive gauche du Paraná. Nous ajouterons que Ruy Dias de Gusman (Argentine, page 10) parle des *Abeguas*. M. d'Orbigny croit que ce sont des *Guaranis*, IV, 121.

(4) Azara, tom. II, page 29, édit. de M. Walckenaer, par le beaucoup des *Chanas* qui vivaient dans les îles de l'Uruguay à l'arrivée

également de fourrures, et une femme très-belle, qui avait les cheveux longs et châains.

Ces sauvages étaient coiffés de bonnets faits avec des têtes d'onces, qui conservaient encore leurs dents. Parmi eux se trouvait un nommé *Chanas* (1), qui parlait plusieurs langues. Ils promirent d'aller le chercher et d'être de retour dans cinq jours; mais au bout de six jours, le capitaine, voyant qu'ils ne revenaient point, mit à la voile le 18 décembre, et il découvrit le lendemain le cap *Saint-Martin* (*San Martinho*) (2).

Le 21, le capitaine sortit d'une rivière à laquelle il donna le nom de rivière de *Saint-Jean*. A deux lieues de cette rivière, il retrouva les mêmes Indiens qu'il avait vus précédemment. Six canots s'approchèrent du brigantin, et invitèrent par des signes le capitaine à entrer dans un fleuve près duquel ils

des premiers conquérants espagnols, en face du Rio Negro. Il donne une description de leur émigration.

Le récit d'Azara prouve l'exactitude de notre Journal.

Lors de la conquête, les Charruas s'étendirent depuis la *Lagoa dos Patos*, province du Rio Grande, jusqu'au débouché de l'Uruguay et le Paraná, tandis que les *Chanas* vivaient en très-petit nombre dans les îles de l'Uruguay en face du Rio Negro (d'Orbigny, t. IV, p. 224).

(1) Ici le texte n'est pas exact, ou plutôt l'auteur du Journal a mal compris ce que lui dirent ces Indiens. C'est à savoir que parmi les *Chanas* se trouvait un homme qui parlait plusieurs langues, mais non pas un nommé *Chanas*. Toutes les tribus qui habitent ces contrées ont un interprète, ce qui a été vérifié par M. d'Orbigny pendant le cours de ses voyages parmi ces tribus.

(2) L'éditeur croit que ce cap est la *Ponta del Espinillo*.

avaient des habitations. Le capitaine y envoya un matelot, afin de voir si l'entrée était praticable ; mais il la trouva trop étroite ; il remarqua que les habitations de ces Indiens étaient construites de nattes, de forme carrée et sans toit. Ils étaient si bons nageurs qu'ils suivaient le navire. Les hommes étaient grands et musculeux, et paraissaient être doués d'une grande force. Les femmes accouchaient toutes avec beaucoup de facilité. Ces Indiens se coupent les doigts, comme ceux de *Santa-Maria* (1), mais ne sont pas aussi tristes. Ici notre voyageur fit remplir d'eau douce les tonneaux de son vaisseau. Il se trouvait en vue du *monte de San Pedro* (2).

Le 22 décembre, le capitaine observa que sur cette côte les vents soufflent généralement du N.-O. ou du S.-O. avec tant de force, qu'ils empêchent l'eau de la mer de monter au moment de la marée haute ; de manière, dit-il, que sur cette côte il n'y a point de marée, excepté quand il n'y a point de vent. Dès le cap *Santa-Maria* jusqu'au *monte de San Pedro*, la direction de la côte est de l'E. à l'O. Il y aura 24 lieues du *monte de San Pedro* au cap *San Martinho*, et 25 de ce cap jusqu'aux îles de *Saint-André*. Tout ce qui est au delà sont des îles innombrables (3). On ne peut pas décrire leur nombre ni leurs véritables situations.

(1) Les *Charruas* se coupent les doigts en signe de deuil. M. d'Orbigny, t. IV, 94.

(2) Monte-Video.

(3) Il est d'accord avec la carte d'Arnaldus Florentinus.

Le 23, il descendit à terre pour reconnaître le pays ; il monta au *Penedo de San Pedro*, d'où il jouit de la vue la plus admirable de vastes plaines, et remarqua des troupeaux immenses de cerfs et de gazelles, des autruches, et d'autres animaux semblables à des poulains (1). Je n'ai jamais vu (ajoute notre voyageur) en Portugal de troupeaux de moutons et de chèvres aussi nombreux que le sont ici les troupeaux de cerfs. Le lendemain 24, notre voyageur y éprouva une tempête furieuse, près d'une île qu'il appela *ilha das Pedras* (île des Pierres) (2), et le brigantin y fit naufrage. Les marins se sauvèrent sur les rochers de l'île, où ils endurèrent un froid très-vif. Le 25, ils purent remettre à flot leur navire. Ils étaient à deux lieues de distance de la rivière des *Beguais* (3). Vers le soir, le capitaine entra dans cette rivière. Le 26, le capitaine envoya par terre un homme à *Martim Affonso*, qui était à l'île *das Palmas* (4).

(1) L'éditeur, dans une petite note, dit que ce sont évidemment les *Antas* (*Tapir americanus*), nommés dans le Brésil *Tapir-usus* et *Tapir-été*. « *Hay unos animales que llaman Antas, son como borricos* », dit le père Antonio Rodrigues.

(2) L'éditeur croit que cette île est celle qu'on appelle *Ilha dos Lobos*, et qui est située vers le S.-E. 1/2 E. du port de Maldonado. Il pense que ce ne peut pas être celle de *Goriti*, en ce que celle-ci est plus près de la terre.

(3) En rapprochant le Journal de la carte d'Olmedilla, la rivière des *Beguais* paraît être le *Rio Garson*, puisqu'il se trouve le plus près de l'île *das Palmas*, où restait Martim Affonso de Sousa, et est situé à l'ouest du cap Santa-Maria.

(4) Dans la carte d'Olmedilla, cette île est marquée après le cap Santa-Maria.

Ici le capitaine remarqua un cimetière des Indiens. Sur chaque sépulture étaient déposées les fourrures, les habits et les massues de bois (1) du défunt. Les hommes de ce pays sont grands et robustes, mais très-laid ; ils ont les narines percées, et y portent des morceaux de cuivre qui pendent. Ils sont tous couverts de fourrures, et ne portent avec eux d'autres objets que des fourrures et des filets pour la chasse. Leurs armes consistent dans une grosse boule de pierre, avec une corde dont le bout est terminé par une houppe de plumes d'autruche ; ils s'en servent comme d'une fronde (2). Ces Indiens sont d'un caractère triste, et se coupent les doigts en signe de deuil à la mort de leurs parents (3). Ils ne s'étonnaient de rien, rien ne leur causait la moindre impression ; ils n'avaient pas même peur de l'artillerie. Notre voyageur remarqua que leur accent était fortement guttural (*o fallar delles he de papo como mouro*) (4). Le 27 décembre, le capitaine quitta la

(1) La massue est propre à toutes les nations de race guaranienne (M. d'Orbigny, IV, 92).

(2) Ce sont les *bolas*, *laço* des *Gauchos*. Les *bolas*, armes les plus terribles, sont spéciales aux Pampéens et aux Araucaniens (M. d'Orbigny, IV, 92).

(3) Cet usage de se couper les doigts est propre aux Charruas, comme nous l'avons dit plus haut. Ce que dit notre auteur est entièrement d'accord avec le récit de M. d'Orbigny, qui les a vus trois cents ans après lui. Ce géographe dit : *leur maintien est toujours triste et taciturne* (IV, 225). Les Pampéens sont d'une taciturnité remarquable (*Ibid.*, 198).

(4) Cette remarque est en harmonie avec les observations faites

rivière des *Beguais*, et arriva au coucher du soleil à l'île *das Palmas* (1), où il rejoignit l'amiral. Ils y restèrent quatre jours, afin de faire des apprêts pour retourner à la rivière de *Saint-Vincent*. Le 3 janvier, l'amiral envoya une caravelle au port *dos Patos* à la recherche du brigantin, qui s'était égaré. Le 4, ils étaient en vue du port *dos Patos*. Le 8, ils relâchèrent à *Cananea*, où ils restèrent jusqu'au 16. Le 20, la flotte jeta l'ancre dans le port de Saint-Vincent. A midi, ils se trouvaient, d'après l'observation solaire, au 24° 17' de latitude. Cette terre ayant paru à l'amiral très-propre pour fonder une colonie, il détermina de la faire peupler. A cet effet, il accorda des terres à ses gens, et fonda une ville, à laquelle il donna le nom de Saint-Vincent (2), et

par M. d'Orbigny dans son savant ouvrage *sur l'homme américain*. Il nous dit : Quelques-unes des langues américaines ont une forte gutturation (p. 73). Les *Quichuas* parlent la langue la plus dure (*Ibid.*, 76), ainsi que les *Tacanas* (171). Notre voyageur avait ainsi entendu parler ici des individus de la race pampéenne, dont les langues sont caractérisées par des sons du nez et par une gutturation forte (*ibid.*, 195). L'illustre Magellan avait même déjà remarqué, selon *Pigafetta*, en touchant aux mêmes parages que notre navigateur, 34° 40', un de ces Indiens, dont la voix *ressemblait à celle d'un taureau* : « *che havea una voce come de un toro.* » Nous-mêmes nous avons remarqué cette forte gutturation dans les *Botecudos* qu'on a transportés à Rio-Janeiro en 1810.

(1) Le Journal dit que cette île est très-petite et qu'elle est à un quart de lieue de la terre.

(2) *Hans Staden* visita cet établissement en 1549, c'est-à-dire sept ans après. La colonie portugaise était déjà en voie de prospérité; il y avait déjà des sucreries (*Relat.*, chap. 12 et 14), et l'al-

une autre à 9 lieues dans l'intérieur, au bord du fleuve, à laquelle il donna le nom de *Piratininga*. La caravelle *Santa-Maria*, que l'amiral avait envoyée au *porto dos Patos* chercher l'équipage du brigantin dont il a été question plus haut, entra dans le port le 3 février. Ces marins, après avoir fait naufrage, y construisirent un autre brigantin; ils furent aidés par quinze Espagnols, qui avaient fait naufrage dans ces mêmes parages, et qui y avaient résidé longtemps; ils apprirent à l'amiral que dans l'intérieur du pays il y avait beaucoup d'or et d'argent, dont ils lui présentèrent des échantillons. L'amiral, qui était alors à l'île du *Sal*, après avoir réuni un conseil, résolut de renvoyer les navires en Portugal, et de rester dans les deux villes qu'il venait de fonder, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de l'expédition qu'il avait envoyée dans l'intérieur. Il ordonna donc immédiatement à son frère *Pedro Lopes de Sousa* de mettre à la voile et de retourner en Portugal avec les deux grands vaisseaux, afin de rendre compte au roi de ce qu'ils avaient fait dans le cours

liance avec les Indiens avait déjà fait de tels progrès, que Staden dit que les Portugais étaient alliés avec une nation nommée *Tupin-i-hins*, et que le territoire occupé par ces Indiens s'étendait à quatre-vingts lieues dans l'intérieur et quarante de long sur la côte. Le croisement des races paraît avoir eu lieu d'une manière rapide, car Staden dit que les Portugais, pour barrer le passage aux Indiens leurs ennemis, envoyaient plusieurs *Mameluks*, enfants d'un Portugais et d'une Indienne, pour les combattre. Il y avait déjà une forteresse (*Voy.* le chap. xv, p. 72, Coll. de M. Ternaux).

de cette campagne. Telles sont les particularités les plus importantes et les plus curieuses rapportées par notre voyageur dans ce Journal. On y remarque néanmoins plusieurs lacunes : c'est à savoir celles des journées des 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 19, 20, 21, 22, 24 et 25 février 1531 ; celles des 14, 15 et 16 mars de la même année, ainsi que celle du 3 août.

Pour compléter ce document, l'éditeur a ajouté un fragment qui contient une très-faible partie du Journal de route de la flotte à son retour à Lisbonne sous le commandement de *Pedro Lopes de Sousa*. Malheureusement les lacunes n'ont pas pu être comblées.

Ce fragment du Journal commence le 22 mai, jour du départ de la flotte pour retourner à Lisbonne. Le lendemain elle était en vue de Rio-Janeiro. Le capitaine entra dans ce port, et y resta jusqu'au 2 juillet. Le journal ne nous apprend ici aucune particularité intéressante sur le pays. Le 15, étant vers le 17° latitude, il remarqua un grand nombre de baleines.

Le 18 il relâcha à Bahia, où il fit faire des réparations dans ses vaisseaux. Il resta dans le port jusqu'au 30 juillet. Trois matelots y désertèrent pour rejoindre les Indiens (1). Le 4 août il était en vue de l'île de *Santo Aleixo* (2); il y découvrit un gros vais-

(1) L'éditeur pense que ces trois matelots pourraient être du nombre de ceux que Cabrera y rencontra plus tard.

(2) Cette île est située à cinq lieues au sud-ouest du cap St-Augustin, à un mille et demi du continent.

seau qui était à l'ancre et se détermina à l'attaquer.

Il existe ici encore une lacune dans le manuscrit, mais l'éditeur a tâché d'y suppléer par des passages extraits de l'ouvrage intitulé : *Santuário Mariano*, du Père Santa Maria (1), et de la Chronique du Père Jaboatao. D'après ces deux auteurs, il paraît certain que le vaisseau en question était un navire français armé de huit canons, et qu'il fut capturé, ainsi qu'un autre qui venait d'arriver de France, chargé de munitions de guerre, ce qui découragea les Français qui occupaient une forteresse. Quelques Portugais qu'ils avaient faits prisonniers précédemment, et qui vivaient parmi les Indiens, dont ils savaient la langue, s'insurgèrent avec ceux-ci, afin de chasser les Français. Ils durent la vie à Sousa, qui les empêcha d'être massacrés par les Indiens. Le commandant français, ayant appris la conduite de *Sousa*, l'invita à venir prendre possession de la forteresse. Celui-ci la fit raser, et en fit bâtir avec les matériaux une autre beaucoup plus forte (2).

(1) Cet ouvrage fut publié à Lisbonne, 1707-1722, 18 volumes.

(2) On a cru à tort que les Français n'étaient pas allés au Brésil avant Villegagnon (1555), tandis que quelques auteurs, entre autres ceux d'un *Traité de la Navigation et des Voyages, Découverte et Conquête modernes, et principalement des Français*, imprimé à Paris en 1629, disent que de toute ancienneté, les Normands et les Bretons ont trafiqué avec les sauvages du Brésil, dans la rivière des Français, au lieu dit Port-Réal. Quoique nous n'ayons pas ici assez d'espace pour discuter ce point, néanmoins, toujours est-il que, d'après la *Notícia do Brazil* (Notice du Brésil), publiée pour

La flotte portugaise resta dans ce port pendant vingt-sept jours. Malgré l'intercalation des deux passages des chroniques, on remarque encore une lacune dans le Journal, entre le 4 août 1532 et le 4 novembre, jour du départ de la flotte de *Pernambuco*, c'est-à-dire de trois mois. Malheureusement, l'éditeur n'a pas pu y suppléer par des notices tirées soit des archives, soit des chroniques ou autres documents. Le manuscrit termine au 23 novembre, et ne contient rien de remarquable. C'est un simple journal nautique, qui se termine au moment où l'on reconnut le *Penedo de San Pedro* et l'île de Fernando de Noronha.

la première fois par l'académie royale de Lisbonne, notice extrêmement précieuse, et qui a été dédiée à don Christophe de Moura en 1589, par l'auteur qui avait résidé au Brésil pendant dix-sept ans ; d'après cette notice, dis-je, il paraît que les Français allaient au Brésil déjà bien avant 1530, puisque l'auteur dit, chap. I, que lorsque Christovam Jacques (1503) trouva à Bahia, dans la rivière *Paraguasu*, deux vaisseaux français qui faisaient le commerce avec les naturels, il les fit couler à fond. En 1547, les Français continuaient encore à faire le commerce avec les Indiens du Brésil, et les vaisseaux portugais portaient de Lisbonne munis d'instructions qui leur prescrivaient de capturer. C'est ce qui nous a fait remarquer un passage de la relation de *Hans-Staden* (Coll. de M. Ternaux), qui dit : « que le vaisseau portugais à bord duquel il s'embarqua était autorisé à attaquer les vaisseaux français qu'on trouverait faisant le commerce avec les sauvages du Brésil, et, en effet, ce même vaisseau trouva à quarante milles de Pernambuco, dans le port nommé des *Buttugaris*, un navire français qui chargeait du bois *Brésil*. Le vaisseau de Staden l'attaqua, mais le navire français le démâta d'un seul coup de canon. D'après d'autres passages de la relation de ce voyageur, on remarque que

II.

Le Journal de Sousa est bien inférieur sur certains points à ceux de Thomé Lopes (1502), de Duarte Barboza (1516), même à celui du voyage de Magellan (1519), qui fut écrit par un pilote génois, et dont une copie manuscrite contemporaine se trouve aux manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, Journal publié tout récemment par l'Académie des Sciences de Lisbonne, d'après une autre copie qui appartenait jadis au couvent de Saint-François. Ces documents sont mieux rédigés; si l'illustre marin qui a écrit le journal de Sousa marque souvent les latitudes, il ne signale d'un autre côté aucune observation astronomique importante. On n'y rencontre jamais la moindre observation sur les con-

les Français ne se bornaient point à faire le commerce avec les Indiens sur les points que nous venons d'indiquer, mais aussi dans ceux situés vers le 28° lat. sud; car il trouva, parmi les *Tupinambas* qui le firent prisonnier, un fusil qu'un Français leur avait donné en échange du bois *Brésil*, des ciseaux et d'autres objets. Les rapports des Français avec les Indiens étaient déjà si intimes, que *Staden*, pour échapper à la mort dont ils le menaçaient, leur déclara qu'il était Allemand et ami des Français. Les Indiens racontèrent à ce voyageur que les Français y venaient tous les ans et leur donnaient des couteaux, des haches, des miroirs et d'autres objets en échange de bois *Brésil*, de coton, de plumes et de poivre. Quelques Français résidaient parmi les sauvages (pag. 115) pour y recueillir du poivre (ch. 25). Ailleurs *Staden* dit néanmoins que c'était à Rio-Janeiro que les Français avaient l'habitude de charger le bois *Brésil* (ch. 40).

stellations, comme dans la relation de Cadamosto en 1445, près d'un siècle avant lui. Une seule fois, il y est question d'une variation de l'aiguille.

Néanmoins, l'éditeur a rendu un service à l'histoire de la géographie du nouveau continent, en publiant pour la première fois ce document, ne fût-ce que pour combler une lacune qui se faisait remarquer dans la collection des portulans du XVI^e siècle. Mais ce document n'a pas ce seul mérite; il en a un autre beaucoup plus important, selon nous, en ce sens qu'il sert à rectifier quelques dates et quelques erreurs graves qui se sont glissées dans les ouvrages de plusieurs auteurs, du reste très-estimables, erreurs qu'ils auraient à coup sûr évitées, s'ils en avaient eu la connaissance.

Avant de signaler quelques-unes de ces rectifications, nous ajouterons que la description de l'exploration hydrographique du Rio de la Plata est la plus ancienne, la plus détaillée et la plus exacte que nous possédions. En voici la preuve.

On n'a pas pu découvrir encore le Journal des pilotes portugais, *Joao de Lisboa* et *Vasco Gallego de Carvalho*, qui, en 1506, ont visité cette rivière. *Solis* périt massacré par les Indiens (1515) (1). Magellan (1520) y pénétra; la relation de son voyage, à peine, nous prouve que ce marin célèbre y entra. Il nous reste, il est vrai, des notions très-précieuses

(1) *Herrera* dit que *Solis* a été au Rio de la Plata, en 1509; *Gomara* dit en 1512, *Galvam*, en 1513, *A. do Casal*, en 1515.

de l'expédition de Cabot (1526), et sur l'exploration qu'il fit de ce fleuve, notions qui ont été commentées avec une grave et profonde érudition par un savant Anglais (1) ; mais ses cartes sont perdues, et nous ne connaissons son Journal, adressé à Charles V, que par les notices données par Herrera et autres (2). Ainsi, la description hydrographique du *Rio de la Plata* par notre voyageur, est la plus ancienne qui ait été publiée intégralement jusqu'à présent. Nous regrettons toutefois que l'éditeur ne nous ait point donné une carte de ce voyage. La seule confrontation de la partie de notre Journal avec les cartes III et IV de l'Atlas d'Azara (1809), recommandée par l'éditeur, ne saurait suffire pour bien déterminer les positions parcourues, et dont *Sousa* fit la reconnaissance. Les cartes d'Azara et de Spix, confrontées ensemble même avec celle de la Rochette et de d'Anville, insérée au tome 21 des Lettres édifiantes, ainsi qu'avec celle d'*Olmedilla*, publiée en 1775, ne suffiraient point pour bien déterminer la route suivie par notre voyageur, à cause de la différence totale des noms anciens, ou bien donnés par *Sousa*, de ceux qu'on remarque dans ces cartes. Pour surmonter en quelque sorte cet obstacle, nous avons essayé de confronter le Journal avec une carte très-curieuse de la fin du XVI^e siècle, d'*Arnaldus Floren-*

(1) *Voy. a Memoir of Sebastian Cabot, etc., illustrated by documents from the Rolls. London, 1831. Chap. xx.*

(2) Décad. iv, Lib. iii, c. 1, et Lib. viii, cap. xi.

tinus (1), et dont la note suivante nous donne la certitude de son importance pour le sujet en question; car il y est dit : « *Ex optimis Lusitanicis cartis hydrograph. delineata atque emendata.* » Et, en effet, dans cette carte, on remarque plusieurs noms qui sont mentionnés dans notre journal. Nous en avons donc signalé quelques-uns plus haut; mais notre travail n'étant que fort incomplet, nous nous proposons d'y revenir plus tard. D'ailleurs, nous n'avons signalé cette lacune dans le travail de l'éditeur que pour exprimer nos regrets de ne pas la voir remplie.

III.

Nous essaierons maintenant de montrer par quelques exemples l'importance du Journal de Sousa, pour fixer les dates des attéragés et des explorations, lorsqu'on le rapproche des ouvrages des auteurs qui ont écrit l'histoire du Brésil, dans la partie qui concerne cette expédition. L'ouvrage de Gabriel Soares, *Noticia do Brasil* (1589) (2), ne dit pas un mot des attéragés de la flotte avant d'arriver à la rivière de Saint-Vincent. Il est vrai que cet auteur dit que *Sousa* y fonda les colonies dont il est question page 35, et qu'après il continua à longer la côte, tandis que

(1) Départ. des cartes à la Biblioth. du roi.

(2) Voy. la collection intitulée : *Mémoires pour l'histoire des nations d'outre-mer*, collection de l'académie royale des sciences de Lisbonne, tome 3, p. 1, p. 81.

notre journal montre tout le contraire, indiquant de la manière la plus positive que ce fut à son retour de l'île *das Palmas* qu'il fonda ces colonies. L'auteur de cette *Notice sur le Brésil* ajoute que *Martim Affonso* explora ce dernier fleuve, et qu'il y perdit quelques-uns de ses vaisseaux. Le Journal nous prouve que *Martim Affonso* n'entra point dans ce fleuve, qu'il y envoya son frère dans un brigantin, et qu'aucun des vaisseaux de *Sousa* ne s'y perdit, puisque *Pedro Lopes* parvint à remettre à flot son navire, lorsqu'il toucha sur un rocher.

M. Southey, qui avait puisé dans les écrits et dans les ouvrages où se trouvaient ces mêmes inexactitudes, dit aussi, dans son estimable *Histoire du Brésil* (1), que *Martim Affonso de Sousa* avait commencé son exploration par le Rio-Janeiro, auquel il avait donné ce nom, pour l'avoir découvert le 1^{er} janvier 1531, et le Journal prouve tout le contraire, comme nous l'avons démontré plus haut, non-seulement quant à la prétendue découverte de ce port par *Sousa*, mais encore que ce marin commença l'exploration du Brésil au nord du cap de Saint-Augustin.

Le savant historien anglais dit encore que *Martim Affonso* fit une expédition dans l'intérieur, vers le sud, qui eut un mauvais succès, et de laquelle *il retourna* après avoir perdu huit des siens. Tandis que notre journal prouve que *Sousa* envoya *Pedro Lobo*

(1) *History of Brasil*. London.

dans l'intérieur avec quatre-vingts hommes, afin de découvrir le pays, d'après les notices que *Chaves* lui avait données.

Si, d'un autre côté, nous confrontons notre journal avec le récit que nous lisons dans une Histoire du Brésil tout récemment publiée, nous ferons remarquer qu'il y est dit que Sousa mit à la voile de Lisbonne à la fin de 1530, et notre journal fixe son départ au 3 décembre. Dans cette histoire, l'attérage de la flotte au cap Saint-Augustin n'est point déterminé, tandis qu'il est fixé par le Journal. Dans celle-là rien n'est dit sur la capture des vaisseaux français, événement dont le journal fait mention de la manière la plus précise. Il n'y est rien dit non plus de la particularité curieuse de l'expédition des deux caravelles pour explorer la rivière *Marranham*. Dans l'ouvrage cité, il est dit que le capitaine *Jean de Sousa* fut envoyé en Portugal du port de Bahia, tandis que le Journal nous apprend qu'il fut envoyé de Fernambouc. Là, l'arrivée de la flotte à Bahia n'est point fixée. Le Journal la fixe au 13 mars 1531. L'ouvrage cité dit que Sousa fit des provisions à *Porto-Seguro*, tandis que notre journal n'en dit pas un mot. Dans cet ouvrage il n'est point question de ce que Sousa fit pendant son séjour à Rio-Janeiro, le Journal nous apprend la particularité curieuse d'une expédition envoyée dans l'intérieur. Dans cet ouvrage, le nom de Rio-Janeiro, imposé à la baie de *Santa Lusía*, est attribué à Sousa, et nous avons fait remarquer qu'il était

antérieur à l'expédition de Magellan. Dans cette Histoire du Brésil, il y est dit que Sousa, en sortant du port de *Rio-Janeiro*, toucha à *Angra dos Reys*, et dans d'autres ports qu'elle nomme, tandis que le Journal nous apprend qu'après le départ du Rio-Janeirò, nos marins ne purent plus reconnaître la terre, à cause de l'épaisseur du brouillard dont elle était couverte. Il n'y est question que de l'attérage à l'île de *Cananea*, le 12 août.

Nous aurions pu ajouter encore d'autres remarques comparatives, d'après la confrontation du Journal avec d'autres ouvrages. Néanmoins, le lecteur s'apercevra, nous n'en doutons pas, par cette analyse, de l'importance de cette publication.

Ainsi, ce seul document, qui était resté inédit jusqu'à présent, vient d'un seul coup rétablir la chronologie altérée dans plusieurs ouvrages d'un très-grand mérite, et en même temps éclairer des faits dont les uns étaient mal rapportés, ou visiblement confondus ensemble avec d'autres.

IV.

Nous consignerons ici maintenant quelques remarques sur les notices biographiques données par l'éditeur.

M. de Varnhagen a fait une chose utile, en donnant une notice biographique de *Martim Affonso de Sousa* et de son frère *Pedro Lopes*, d'autant plus

que les noms de ces deux hommes célèbres ne se trouvent point dans la *Biographie universelle*, ni dans d'autres ouvrages de ce genre. Nous trouvons dans ces notices un défaut, celui d'être très-courtes.

Dans celle de *Martim Affonso*, l'éditeur dit qu'il partit du Tage, le 12 mars 1534, pour l'Inde, avec cinq vaisseaux; mais dans le *Journal des Voyages des Portugais aux Indes*, MSS. 10,023 de la Bibliothèque du roi (1), il n'est fait mention que de quatre vaisseaux.

Nous regrettons encore que l'éditeur n'ait pas rapporté en détail tous les faits du gouvernement de Sousa dans l'Inde. Cela était d'autant plus important, que cette biographie avait le mérite d'être la première qu'on ait publiée sur ce grand capitaine.

L'éditeur aurait pu peut-être remplir les lacunes qu'on remarque dans celle de Pedro Lopes, et dans celle de son frère, puisqu'il avait à sa disposition non-seulement les archives du royaume, mais encore les manuscrits de la Bibliothèque royale, la riche collection des manuscrits généalogiques de la bibliothèque publique de Lisbonne (2), enfin celles des couvents supprimés, où il aurait pu trouver dans le précieux travail inédit du père *Rousado* des notions qui auraient pu nous faire connaître les par-

(1) Voy. notre notice des manuscrits portugais qui se trouvent à la Bibliothèque du roi de Paris, p. 78.

(2) Dans cette bibliothèque ou dans celle du couvent de Jésus existent, si ma mémoire ne me trompe pas, deux ouvrages inédits

ticularités biographiques de Pedro Lopes avant son départ pour l'expédition de 1530. L'éditeur, enfin, aurait pu faire de précieuses découvertes dans les archives de la maison du comte de *Lumiares*, représentant actuel de *Martim Affonso de Sousa*, et possesseur du célèbre majorat d'*Alcoentre* qu'il fonda.

Nous sommes loin d'en faire un reproche à ce jeune écrivain, mais nous aimons à voir signaler même les recherches infructueuses. Cela nous épargne, lorsque nous avons tant à lire et encore plus à étudier, bien des pertes de temps; c'est donc un vrai service rendu aux hommes d'étude et aux critiques de leur signaler qu'ils perdraient leur temps en voulant aller au delà des recherches auxquelles ont s'est livré soi-même sur un point spécial.

L'éditeur a collationné trois manuscrits de ce journal. Celui qu'il a suivi est d'écriture presque contemporaine, et fait partie des manuscrits de la bibliothèque royale d'Ajuda.

Nous allons maintenant nous occuper des notes et des documents que M. de *Varnhagen* a ajoutés à sa publication pour éclaircir le texte du manuscrit.

Avant d'entreprendre cette analyse, nous nous

où l'auteur aurait pu trouver de curieuses notions pour ses biographies. Ces ouvrages sont ceux d'*Alfonso de Torres*, et de *Diego Gomez de Figueiredo*.

permettrons de dire que nous regrettons que l'éditeur n'ait point mis au bas de chaque page les *variantes* des différents manuscrit, ce qui est plus conforme à l'usage établi pour de pareilles publications, au lieu de les confondre avec les notes. Nous aimerions mieux que l'éditeur n'eût pas rejeté à la fin un grand nombre de petites notes de quelques lignes dont la place devait être au bas de chaque page. Il aurait dû suivre l'usage adopté par la plupart des savants, et prendre pour modèle ce qu'on a fait pour le manuscrit du voyage de Magellan, publié dernièrement par l'Académie des Sciences de Lisbonne.

En effet, il est très-fatigant pour le lecteur d'interrompre à chaque instant la lecture du texte pour chercher à la fin, parmi un grand nombre de notes, la synonymie d'un mot, ou l'explication d'une date, et être encore forcé de revenir au texte, compter les lignes où on le renvoie. Nous trouvons donc qu'à l'exception de deux ou trois notes un peu longues, toutes les autres au nombre de près de soixante-douze, dont la plupart n'ont pas plus de trois ou quatre lignes, devraient avoir été mises au bas des pages. Parmi les trois grandes notes figure, en première ligne, une à propos de l'*île de Fernando de Noronha*, que *Sousa* reconnut dans son voyage, et dont l'éditeur crut avoir fixé l'époque de la découverte. A la rigueur on peut dire que l'éditeur, à propos de cette reconnaissance faite par la flotte de 1530, a voulu produire un tout autre travail spécial sur la décou-

verte en question. Ainsi donc, l'analyse de cette note et des documents qu'il y a ajoutés, peuvent et doivent faire le sujet d'un article spécial. Néanmoins comme ce travail de l'éditeur fait partie de cette publication, nous ne pouvons pas nous dispenser de dire qu'il croit avoir résolu des problèmes de l'histoire de la géographie du nouveau continent, qu'il laisse néanmoins sans une solution satisfaisante.

M. de Varnhagen a trouvé aux archives royales une Charte du roi Emmanuel, datée du 16 janvier 1504. Ce document consiste dans une donation de ce monarque faite à *Fernando de Noronha de l'île de St-Jean*, qu'il avait nouvellement retrouvée et découverte.

L'éditeur a conclu de la date de ce document :
 1° Que la découverte de l'île en question avait été faite au mois d'août de l'année précédente, par l'escadre de six voiles qui partit de Lisbonne pour le Brésil dans cette année ; 2° que le commandant de cette flotte devait être *Fernando de Noronha* ; 3° que cette flotte fut celle où se trouvait *Améric-Vespuce*.

Si toutes ces assertions eussent été prouvées par ce document, ou par d'autres produits par l'éditeur ; il devait à coup sûr se flatter d'avoir résolu tout d'un coup plusieurs problèmes de l'histoire des découvertes. Mais malheureusement il n'en est rien, comme nous allons le montrer :

1° Le document en question ne dit pas que cette

île eût été découverte l'année précédente (1503). Le roi désigne au contraire *son île de Saint-Jean*, que *Fernando de Noronha* avait nouvellement retrouvée. Nous avons donc ici deux faits bien constatés ; c'est à savoir que l'île en question avait un nom bien avant la donation, et que *Noronha* l'avait nouvellement retrouvée ;

2° En rapprochant ces deux faits d'un autre document également authentique et antérieur ; c'est à savoir de la fameuse carte de *Jean de la Cosa*, dessinée à *Porto de Santa Maria* à la fin de 1500, qui marque déjà cette île, et celle nommée *dos Ratos*, qui est séparée par un canal, et qu'au surplus on remarque sur cette île de Saint-Jean le drapeau portugais et la note : *Islas descubiertas por el rey de Portugal*. Si on rapproche ensemble, dis-je, ces deux documents authentiques et les faits qu'ils constatent, il ne peut pas rester le moindre doute que l'île en question ne fût déjà découverte avant 1503 ;

3° D'un autre côté, étant aussi bien constaté que les marins portugais allaient avec le calendrier à la main (comme l'observe très-bien l'éditeur, pag. 88) baptisant les terres avec le nom du saint célébré par l'église le jour de la découverte, il est évident que, d'après cette règle dont M. de *Varnhagen* a si bien montré les coïncidences, il s'ensuit que l'île de *Fernando de Noronha* avait été découverte le 24 juin, jour de la Saint-Jean ; puisque le roi dit qu'il lui fait donation de *son île de St-Jean*, et

pourtant elle ne fut point découverte le 10 août 1503 par la flotte où se trouvait *Vespuce* (1).

D'un autre côté, en supposant même que l'île où Vespuce attéra le 10 août 1503, eût été celle de *St-Jean*, il n'est nullement présumable que le capitaine de la flotte à bord de laquelle se trouvait le navigateur florentin, eût été *Fernando de Noronha*, comme l'éditeur l'a pensé. Car Vespuce nous dit que cette île fut très-funeste à l'escadre, puisque le vaisseau amiral s'y perdit par l'ignorance et la mauvaise direction du capitaine (2). Il serait donc contre le bon sens d'admettre que le roi Emmanuel eût accordé la possession de cette terre à un marin qui venait de faire perdre par son ignorance le principal vaisseau de sa flotte. Il n'est donc nullement probable, dis-je, qu'une si éclatante récompense eût été accordée à *Fernando de Noronha* et à toute sa descendance, pour un fait qui était au contraire passible de pénalités, d'autant plus que, selon le même récit de Vespuce, dans le vaisseau naufragé se perdirent des objets importants qui appartenaient aux équipages des autres bâtiments.

(1) M. Le baron Walckenaer a reconnu que cette île de la carte de Jean de la Cosa était l'île de *Fernando de Noronha*, et les îlots voisins très-grossis. Ce savant a bien voulu nous donner un calque qu'il tira lui-même avec une scrupuleuse exactitude.

(2) . . . *In qua quidem terra nunquam quisquam hominum aut fuerat aut habitaverat, et nihilominus nobis infelicissima fuit; In illa enim, per stolidum consilium suum et regimen, præfectus navium noster navem suam perdidit.* (Texte d'Ylacomilus, *quatuor navigationes.*)

Au surplus, Vespuce indique ailleurs quatre vaisseaux de perdus, et attribue cela au capitaine :
 « *L'altre navi de la flotta tute s'eran perdute per la
 » superbia e pazzia del nostro capitano, che così
 » paga dio la superbia !* »

L'historien *Goes*, en parlant de cette expédition des six vaisseaux commandés par *Coelho*, dit que quatre vaisseaux se sont perdus, et qu'il rentra en Portugal seulement avec deux.

En outre, l'éditeur n'ayant pu constater par des documents ni par les historiens que *Noronha* se trouvait dans l'expédition des six vaisseaux qui partit de Lisbonne en 1503, ni que ce personnage eût été le commandant de la flotte en question, nous persistons à admettre le récit du célèbre historien *Goes*, presque contemporain, lequel déclare formellement que ce fut *Gonçalo Coelho* qui partit de Lisbonne en 1503 commandant la flotte des six voiles (1). Il est vrai que les historiens portugais ne sont pas d'accord sur ce second voyage de *Coelho*; mais tant qu'on ne découvrira pas un document authentique qui puisse infirmer les assertions de *Goes*, nous croyons qu'il est prudent et même conforme à la critique de les admettre de préférence à toutes les conjectures auxquelles nous pouvons nous livrer sur la question de savoir qui était réellement le commandant de la flotte en question, car l'historien que nous venons

(1) *Goes, Chronic.*, Cap. LXV, p. 86).

de citer est rapproché des événements , et nous en sommes plus éloignés de lui de plus de trois cents ans.

L'habile éditeur aussi a peut-être donné un sens trop moderne aux mots *nouvellement retrouvé et découvert* qu'on remarque dans le diplôme du 16 janvier 1504. Nous aurions pu citer grand nombre d'exemples qui prouveraient que ces expressions avaient au commencement du xvi^e siècle un sens moins restreint. Nous nous contenterons d'en citer deux. Dans la fameuse *Cosmographia, Introduction*, on remarque dans une des lettres de Vespuce, la seule où il soit question de Colomb :

« *Venimusque ad Antigiam insulam quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discoveruit.* » Or, on voit que ces mots se rapportent ici à une découverte faite sept années auparavant. En 1510 il paraissait encore dans un titre d'une lettre : *Globum terræ in plano expansum cum insulis et regionibus noviter ab Americo Vespucio hispano inventis !*

D'après ce que nous venons de faire remarquer, il résulte que l'île de *Fernando de Noronha* fut peut-être découverte pour la première fois le 24 juin 1500, jour de la Saint-Jean, probablement par *Gaspar de Lemos* à son retour de *Porto-Seguro*, d'où Cabral l'expédia en Portugal (1), ce qui s'accorde parfait-

(1) Le savant auteur de la *Corographia brasílica* pense que le capitaine G. de Lemos, d'après les instructions de Cabral, devait

tement avec la particularité de la voir déjà marquée dans la carte de *Jean de la Cosa*, faite à la fin d'octobre de la même année : il résulte enfin, ce nous semble, en rapprochant de ces données le document du roi Emmanuel, que *Noronha* l'a à son tour retrouvée dans un autre voyage fait, soit en 1501, 1502, et peut-être même en 1503, étant le commandant de quelque navire, mais non pas de la flotte des six vaisseaux.

Les autres documents publiés par l'éditeur consistent dans les pouvoirs donnés à *Martim Affonso*, par le roi Jean III, le 20 novembre 1530, et qui sont tous relatifs à la juridiction civile et criminelle qu'il lui accordait sur les marins de la flotte, et sur toutes les personnes qu'il trouverait dans les terres qu'il allait retrouver ou découvrir, et en outre pour accorder des terres à des colons. Le père *Madre de Deos*, *Memorias da capitania de S. Vicente*, avait déjà fait mention de ces pouvoirs et produit ces documents. Le vi° consiste dans une lettre du roi à *Martim Affonso* du 28 septembre 1532 : document que le père Sousa avait déjà publié dans son *Hist. gén. Prov. tom. 6*, p. 318. Les vii° et viii° documents consistent dans le *Foral*,

avoir longé la côte de Brésil à son retour vers le nord, jusqu'au cap *Saint-Roque* (voy tome 1, p. 36). Or, étant parti de *Porto Seguro* en mai et longeant la côte, il est plus que probable qu'arrivant à la hauteur du cap Saint-Roque, il aurait pu découvrir après l'île en question le jour de la Saint-Jean, puisque cette île est située à 70 lieues de ce cap.

rôle ou registre des droits , redevances , etc., pour les terres accordées à *Pedro Lopes de Sousa*. L'éditeur publia ces documents comme *specimens* de ces sortes de donations accordées aux fondateurs des premières colonies au Brésil. Le 1x^e document enfin consiste dans une charte qui accorde la même grâce à *Martim Affonso*.

Telle est l'analyse succincte que nous avons cru devoir faire , trop à la hâte peut-être , de la publication de M. de *Varnhagen* , qui a rendu un service important à l'histoire de la géographie du nouveau continent , en publiant un monument si intéressant , et en l'éclaircissant de notes érudites et de curieux documents.

FIN.



